

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François REMY

Le lapidaire

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1912, tome 14, p. 156-160

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

# LE LAPIDAIRE

Là-haut, sur un plateau des Alpes semé de chalets et sillonné d'innombrables ruisseaux, Bruno, le jeune lapidaire, menait sa vie enclose.

Son père s'étant pris à désirer qu'il eût les mains blanches et les yeux ardents des tailleurs de pierres fines, le petit avait quitté le latin du vieux curé pour faire de « belles choses », et il eut les mains blanches, les yeux ardents et, en surplus, une flamme étrange au fond du cœur.

On disait tout bas, chez les voisins, que Bruno avait *manqué sa vie*, parce qu'il fuyait la jeunesse du village et qu'on le voyait parfois, le regard perdu dans les lointains bleus de la montagne, rêvant de longues heures, et tout triste, comme il n'arrive pas à son âge.

« Bruno, tu dors éveillé, s'exclamait à tout moment sa mère ; ce sont tes livres qui te travaillent l'esprit, laisse donc là ces histoires ! »

Mais Bruno arrêta souvent le mouvement de son tour et, pendant que les feux des pierres s'immobilisaient, il lisait, il lisait... n'importe quel livre, pourvu qu'il servît à faire évader sa pensée au delà des prairies vertes et des cimes argentées, au-delà de ce pays de spleen dont la douceur tourmentait son âme inquiète.

Un jour, le travail pressant, un compagnon fut mandé à Genève, qui partagea sa vie enclose et rompit avec lui la réserve observée à l'égard des vieux parents. Il s'appelait Fritz, il avait vu bien des pays et causait de tout avec un certain charme.

Alors Bruno cessa de lire les livres et, durant les longues journées d'hiver, dans l'atelier attiédi par le

poêle de faïence, il écouta l'étranger raconter ses voyages et exprimer sa pensée.

Mais au contraire de bien des gens, Fritz ne s'arrêtait pas aux détails passagers. On eût dit qu'il n'avait glané sur sa route que l'écho des plaintes et des cris de désespoir, que des visions de ruines et de misère. Il parlait comme un prophète lorsqu'il jugeait les grands du monde, et comme un apôtre lorsqu'il racontait les souffrances de la foule.

Par moments, sa voix douce vibrait ainsi qu'une lame d'acier et, dans ses yeux profonds, des flamboiements rapides s'allumaient.

Puis, soudain apaisé, il continuait son récit pour représenter à Bruno le crime des hommes qui laissent l'esclavage subsister au fond des villes noires, ou sur la glèbe des champs, alors que le ciel bleu, la nature bienfaisante promettent à l'humanité un bonheur certain.

En écoutant cette pensée insidieuse qui tombait en son esprit altéré, comme des gouttes d'eau fraîche sur des lèvres brûlantes, Bruno éprouvait des frissons de saisissement et de religieuse crainte.

Ce fut au cours d'une de ces causeries, pendant qu'un soir les vieux parents sommeillaient, que Fritz avoua sa foi au dogme de l'anarchie, dogme de pitié et de haine, de chimères et de lugubres réalités. Il dit ses relations avec les réfugiés vivant à Genève, compagnons émigrés de tous pays, de toutes langues et de toutes conditions, unis cependant par la communauté des mêmes farouches espoirs. Et comme Bruno restait muet et interdit, l'étranger se dressa et défendit, d'une voix entrecoupée, la sombre théorie, en vertu de laquelle le compagnon nihiliste, incarnation vivante de l'âme opprimée de la foule, prend sur sa vie et sur son sang, sur sa liberté et son honneur,

la rançon nécessaire à l'affranchissement de tous ; qui fait de lui le martyr obscur, haï et méprisé des maîtres du jour et des jouisseurs hypocrites, mais grand devant la Cause et l'avenir.

A partir de cet instant, ces deux hommes parlèrent à voix basse. Lentement gagné par l'ascendant de son compagnon, Bruno buvait ses paroles et s'imprégnait du mysticisme fou qui l'animait. Bientôt, l'attrait des souvenirs d'enfance, des pures affections du foyer, sombra au fond de son âme désemparée, et il partit, ainsi qu'un malfaiteur, un soir que ses vieux parents s'étaient absentés.

Il vécut quelques mois à Lugano, sur les bords du lac paisible où se reflètent les toits des villas et la fumée des usines, parmi les colonies de compagnons anarchistes, réfugiés russes, italiens ou français, pour la plupart sous le coup de quelque arrêt légal de leur pays.

A certains moments, sur une dépêche laconique, la maison commune où les compagnons s'assemblaient pour évoquer l'avènement des temps nouveaux, se vidait. C'était le signal de perquisitions et parfois aussi de quelques troubles dans les villes proches. Le calme revenu, la maison se peuplait à nouveau, mais des compagnons manquaient à l'appel, et un mutisme défiant, une gêne terrible y régnaient entre les hôtes. Souvent, au cours de la nuit, Bruno s'éveillait au bruit des sourdes disputes survenues dans les chambres voisines. Alors, ses rêves lui renvoyaient, défigurées et agrandies, des impressions effrayantes : celles qu'il avait gardées des visions de houle déchaînée

à travers le chaos de la montagne, au soir des grands orages.

\* \* \*

Un de ces rêves s'acheva en drame pendant une nuit de l'hiver suivant. Bruno sommeillait, tourmenté de mille craintes, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup, laissant passage à Fritz blessé et expirant. Un bras inconnu lui avait défoncé la poitrine d'un coup formidable, et déjà la mort bleuissait ses lèvres.

« Fritz ! parle-moi. Dis-moi qui t'a frappé ? Oh, cette vie que nous nous sommes faite ! Ce sont ces loups silencieux qui t'ont pris pour un traître ! Fritz, ne nous sommes-nous point trompés ?... Peut-on faire du bonheur et de l'amour avec de la haine et du sang ?... C'est Dieu qui nous punit ! Fritz, ne vois-tu point sa main ?... Non, n'est-ce pas, nous sommes dans la vérité ? Fritz, parle, c'est moi, Bruno, ton ami, ton frère !... Dieu ! il est mort !... »

La police trouva le jeune compagnon pleurant auprès d'un cadavre. On l'arrêta, puis, en l'absence de preuves ou de quelque autre trace, on le rendit à la liberté.

Et maintenant, Bruno traîne une vie languissante et triste au fond d'un faubourg de grande ville. Un jeune prêtre qui l'a rencontré par hasard a écouté son histoire et pénétré son âme ulcérée. Il n'a point peur du prêtre et il l'aime presque, parce qu'il lui a fait lire l'Evangile avec des yeux nouveaux. Loin de repousser ses rêves de pitié inféconde et d'amour impossible, le prêtre les a recueillis et, pieusement, lui en a montré la réalisation dans la charité du Christ. Mais Bruno ne veut point cesser de s'ériger en juge ; impitoyablement il blâme et condamne les faiblesses

des sociétés chrétiennes qui, chaque jour, gaspillent l'héritage légué par l'Évangile. La foi chrétienne lui paraît belle dans le passé, aux âges héroïques des premiers apôtres, mais aujourd'hui ses fruits de justice et de bonté lui semblent trop peu nombreux dans le monde.

Cependant, au dernier entretien, il s'est pris à pleurer lorsque le prêtre, fouillant dans son cœur, y a mis à nu l'orgueil singulier au nom duquel il s'élève au-dessus des hommes, pour les juger ou les maudire.

Et, pour la première fois, Bruno a vu sa nudité et son impuissance en même temps que la sécheresse de son cœur.

Car le prêtre lui a dit : « L'orgueil n'aime point. Il est le père de la haine, de l'envie, de la violence ; sorti de l'abîme, il s'y replonge ; le reste est le mystère de l'éternelle justice ! »

RÉMY.